

*Inflation, croissance et planification*, par GEORGES  
MANOUSSOS. Un vol., 6½ po. x 10, broché, 342 pages —  
LIBRAIRIE E. DROZ, 8, rue Verdaine, Genève, 1961

Jean Mehling

Volume 37, Number 1, April–June 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1001619ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1001619ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mehling, J. (1961). Review of [*Inflation, croissance et planification*, par GEORGES MANOUSSOS. Un vol., 6½ po. x 10, broché, 342 pages — LIBRAIRIE E. DROZ, 8, rue Verdaine, Genève, 1961]. *L'Actualité économique*, 37(1), 188–190.  
<https://doi.org/10.7202/1001619ar>

pas plus que le communisme, ne peut ignorer cet aspect du problème. Les relations d'État, internes ou externes, pour fins économiques, militaires, sociales, etc., impliquent la direction par une élite. L'élite des États-Unis, aussi bien que celle de la Russie ou de la Chine, s'identifie avec le peuple. Rostow commet la même erreur que Marx. Ce dernier, considérant les abus évidents de l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle, a cru pouvoir établir les prédictions suivantes: la bourgeoisie capitaliste de la Grande-Bretagne a atteint ses positions grâce à des abus criants, donc tous les systèmes capitalistes feront comme elle. Rostow, lui, déclare: le système américain, bien que bourgeois et capitaliste, a su créer la prospérité et la liberté politique. Le système américain peut donc être appliqué n'importe où et n'importe quand.

En guise de conclusion, citons encore une fois l'auteur: «... Marx a créé un système merveilleux: un système rempli de défauts mais aussi d'aperçus partiels légitimes...» (p. 158).

À notre avis, Marx a tout de même fait mieux que Rostow!

Cameron Nish

**Inflation, croissance et planification**, par GEORGES MANOUS-  
SOS. Un vol., 6½ po. x 10, broché, 342 pages. — LIBRAIRIE E.  
DROZ, 8, rue Verdaine, Genève, 1961.

L'ouvrage de Monsieur Manoussos présente, en dépit de certaines inégalités, un grand intérêt. La partie la plus neuve du livre est, très probablement, celle qui a pour but de mettre en lumière la complexité même de la notion d'inflation. C'est là, sans aucun doute possible, un travail de haute utilité, même si, à un lecteur pressé, tout cela peut sembler n'être (1<sup>ère</sup> Partie) qu'une sèche énumération.

La partie de l'ouvrage intitulée «La notion d'inflation, source d'équivoques et de confusion», a pour objectif de prouver qu'un même mot, utilisé de cent façons différentes, par des auteurs dont certains doivent être considérés comme des Maîtres de grand renom, conduit non seulement à des dialogues de sourds, mais aussi, mais surtout à de dangereuses contradictions ou erreurs de politique monétaire.

Les premières conclusions de l'auteur (d'ailleurs amplement développées en fin d'ouvrage) pourront surprendre le lecteur qui refusera d'aller jusqu'à la dernière page du travail de Monsieur Manoussos. Nous conseillons donc une lecture attentive — et dépouillée de tout jugement aprioriste — d'*Inflation, croissance et planification*. Alors sans doute s'éclaireront ces remarques lourdes de contenu: «Les malentendus résultant de l'équivoque de la notion d'inflation ont engendré dans le passé de véritables désastres. Ils sont une des causes majeures, sinon la cause déterminante du second conflit mondial...»

\* \* \*

La seconde partie de l'ouvrage s'intitule «Les dangers engendrés par la confusion de la notion d'inflation».

On nous permettra, à propos de cette partie, une critique qui nous paraît d'ailleurs valable pour l'ensemble du livre de Monsieur Manoussos. L'auteur, voulant être clairement compris, subdivise à l'extrême son travail. Celui-ci a donc les défauts de ses qualités, si bien que le plan est souvent d'une extrême confusion. Quoi qu'il en soit, Monsieur Manoussos regroupe sous deux grandes subdivisions la II<sup>ème</sup> Partie: l'impossibilité de se comprendre et de s'entendre (résultant de la confusion des définitions), et l'incapacité d'agir de façon valable, telles sont, à ses yeux, les leçons du passé. Disons qu'en réalité la thèse quantitative est, par priorité, soumise par l'auteur à la critique. Cette dernière est-elle toujours probante? Ainsi, par exemple, que penser de cette opinion (p. 92): «L'emploi que fait . . . le professeur Angell de la notion d'inflation est tendancieux. Il définit l'inflation, qui est une notion générale, en fonction d'une certaine situation monétaire ou économique existant dans un pays donné (les États-Unis) et au cours d'une certaine année (1941)»?

En quoi est-il «tendancieux» de définir l'inflation en fonction de ce qui, précisément, constitue la conjoncture économique? N'est-ce pas précisément la création ou la diminution de la masse monétaire «à contretemps» qui permet de conclure — *ex-post* le plus souvent, hélas — que le système bancaire n'a pas eu la politique monétaire qui s'imposait? Et n'est-ce pas là précisément que prennent naissance ces mouvements de prix dont on n'oserait peut-être plus, après Monsieur Manoussos, affirmer sans restriction qu'ils sont inflationnistes ou déflationnistes (même si, malgré tout, subsistaient encore quelques doutes)?

Le purisme de l'auteur nous conduit, à notre tour, à lui demander, pour la seconde édition éventuelle de son ouvrage, quelques légères retouches, ou plus exactement quelques explications supplémentaires. Qu'entend-il, par exemple, par période de «surchauffe»? On pourrait abondamment épiloguer, après lui, sur le sujet. Et, plus loin, il nous inondera d'expressions chères au Professeur Oulès, expressions dont toutes ne sont pas universellement connues.

Ce ne sont là, d'ailleurs, que des remarques de détail, qui ne cherchent en rien à diminuer la valeur du remarquable ouvrage de Monsieur Manoussos; pas plus que nos critiques relatives à certaines erreurs de calcul: celle, en particulier, (page 189) où l'auteur se contente, pour calculer une croissance annuelle, de recourir à la moyenne des 7 années envisagées, sans indiquer qu'il s'agit d'une simplification ne tenant pas compte de la formule du type «intérêt composé», qui convenait ici.

\* \* \*

La troisième partie de l'ouvrage est à la fois la plus critiquable et la plus digne de soulever des discussions. L'auteur, dépassant de façon très large et très intelligente les considérations plus «techniques» auxquelles il lui avait fallu tout d'abord s'intéresser, n'hésite pas à démontrer quels sont, à son avis, les «désastres engendrés dans le présent par l'équivoque de la notion d'inflation». C'est là un travail très neuf, sans doute pas toujours probant, mais qui s'imposait.

Cette troisième partie peut difficilement se résumer. La notion de «planification éclairante», chère au Professeur Oulès, n'est pas une simple vue de l'esprit... Nous regrettons que, faute d'avoir suivi dans le détail les innombrables travaux de Firmin Oulès, il ne nous soit pas toujours possible de traduire en «applications pratiques» toutes les leçons qui nous sont présentées. Peut-être eût-il été utile de fournir en annexe quelques précisions sur le sujet.

Car celui-ci est d'importance, même si nous ne partageons pas sans restrictions toutes les vues de Georges Manoussos — sur, par exemple, le rôle du syndicalisme dans l'inflation (et en quelques autres points encore).

Mais, de toute façon, l'auteur, nous le savons, a personnellement vécu l'histoire développement de l'inflation grecque (après 1940), et nous ne saurions voir dans son travail l'œuvre d'un intellectuel n'ayant jamais eu de contact avec les réalités.

Il est certain que l'ouvrage de Manoussos — et plus particulièrement sa position relative à des points tels que la doctrine des hauts salaires — sort très courageusement des sentiers battus. Nous ne saurions donc trop recommander la lecture d'*Inflation, croissance et planification*, à ceux, de plus en plus nombreux, que hante la crainte d'une incapacité du monde libre à lutter contre le communisme faute d'une harmonisation des politiques économiques et monétaires.

Jean Mehling

**Portfolio Selection, Efficient Diversification of Investments**, par HARRY-M. MARKOWITZ. (Cowles Foundation for Research in Economics at Yale University, Monograph 16). Un vol., 6 po. x 9¼, relié, 344 pages. — JOHN WILEY & SONS, INC., 440, 4<sup>e</sup> avenue, New-York 16, N.Y., 1959. (\$7.50).

Ce livre est un ouvrage de recherche opérationnelle ayant pour objet un problème de mathématiques financières: celui de la gestion d'un portefeuille de valeurs. L'optimum est réalisé pour le maximum de revenus avec le minimum de risques. C'est donc un problème classique d'espérance mathématique (ou de moyenne) et de dispersion. L'auteur traite ce problème de manière simple, sans rien apporter de vraiment original aux méthodes aujourd'hui familières aux spécialistes de la recherche opérationnelle. Mais il domine ces méthodes et sait se servir à propos des ressources qu'elles peuvent offrir.

Le style de l'ouvrage est clair, et l'auteur a voulu l'écrire pour les non-mathématiciens, rejetant en Appendices certains développements ou justifications mathématiques. Disons cependant, à propos de ce travail, comme de beaucoup d'autres du même genre, que cela ne doit pas faire illusion. Sans doute l'auteur prend-il le soin de rappeler et d'expliquer certaines notions de statistique (souvent les plus simples!); peut-être même aura-t-on l'impression qu'on n'utilise pas un grand nombre de ces notions. Il n'en demeure pas moins que la compréhension et surtout l'utilisation d'un tel ouvrage exigent une habitude de la pensée et du vocabulaire mathématiques, qui ne saurait s'acquérir qu'au prix d'études spécialisées. Bien plus, seul le mathématicien, qui connaît son instrument et les limites de celui-ci, est à même d'apprécier la valeur des conclusions qu'on en tire.